





LES PORTRAITS  
DE LAURA BLOOM

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*,  
2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*,  
2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*,  
2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.  
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.  
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.  
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.  
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.  
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.  
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.  
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Philippe Renonçay

LES PORTRAITS  
DE LAURA BLOOM



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019.  
ISBN : 978-2-283-03125-4  
ISSN : 2110-0713

*Je l'ai aimée et n'ai aimé qu'elle, et tout ce qui est arrivé, je l'ai voulu, et n'ayant eu de regard que pour elle, où qu'elle ait été et où que j'aie pu être, dans l'absence, dans le malheur, dans la fatalité des choses mortes, dans la nécessité des choses vivantes, dans la fatigue du travail, dans ces visages nés de ma curiosité, dans mes fausses paroles, dans mes serments menteurs, dans le silence et dans la nuit, je lui ai donné toute ma force et elle m'a donné toute la sienne, de sorte que cette force trop grande, incapable d'être ruinée par rien, nous voue peut-être à un malheur sans mesure, mais, si cela est, ce malheur je le prends sur moi et je m'en réjouis sans mesure et, à elle, je dis éternellement : « Viens », et éternellement, elle est là.*

Maurice BLANCHOT, *L'Arrêt de mort*





*9 février, aux environs de 21 heures*

Un cri s'éleva d'un des quais juste en dessous de l'appartement où il vivait. À hauteur de regard, mais presque au terme de la perspective, après la vingtaine de voies de chemin de fer miroitantes, on butait sur l'immense façade Art déco du bâtiment des postes, avec ses baies en verre rectangulaires et désertes, tel un bord de mer. Emmanuel Lorne disposa son fauteuil face à la fenêtre. À sa gauche, une femme dormait sur le lit. Deux fois il prononça son nom à mi-voix. Bloom, Laura Bloom. Puis, enfin : Laura Bloom Lorne. Le ciel était épais et froid, comme une toile passée au bitume par une main grossière. Il devait se l'avouer : Laura Bloom Lorne, ça ne collait pas. Question d'euphonie, alors que Laura Bloom était inéluctable.

Il prit son téléphone et s'enferma dans la cuisine pour appeler Hubert Leutze. Ils parlèrent du temps et de la route glacée. « Nous n'arriverons sans doute pas à Paris avant minuit », dit Leutze. Emmanuel Lorne ferma les yeux et respira avec difficulté. « Je vous préparerai quelque chose à manger », dit-il finalement.

De retour dans la chambre, il alluma une cigarette. Plus haut, dans l'axe de la fenêtre, un fouillis de bâtisses aux toits de zinc apparut à travers la gaze de la première bouffée. D'autres cris retentirent, d'un groupe de voyageurs qui venait de s'extraire d'un wagon en agitant des oriflammes rouges et noires ; ils s'immobilisèrent, regardèrent en direction du Sacré-Cœur qui se détachait de la chaotique perspective à étages, dans sa rigidité de craie, accablant et solennel, puis ils s'engagèrent en file indienne dans l'escalier situé au milieu du quai, leurs jambes d'abord disparaissant, puis le buste, puis le corps tout entier, et les oriflammes aux lettres chatoyantes d'une compagnie bancaire internationale, telle une procession effarée qu'une substance corrosive, étendue sur le sol en larges couches, dissolvait lentement.

Sa première rencontre avec Laura Bloom avait eu lieu un an plus tôt. Elle avait sonné à sa porte et lui avait tendu une pochette en papier transparent. Le magasin de photographie pour lequel elle travaillait les week-ends s'était décidé à rapporter les tirages oubliés par les clients dans l'espoir de relancer un négoce atone. « Je procède en cercles concentriques », avait-elle affirmé d'une façon inattendue et abstraite pour conclure un discours de toute évidence appris par cœur, mais dont cette dernière phrase devait constituer la touche personnelle. Emmanuel Lorne avait fixé la main, les ongles coupés court, et l'immense masse de cheveux vivants dont des boucles noires s'échappaient d'un chignon improvisé. Plus tard il dirait qu'il avait exactement deviné l'odeur de foin fauché qui émanait de sa chevelure et qui lui donnait cet éclat rétif et envahissant. Le reste, il ne l'aurait jamais imaginé.

– La boutique ne marche pas très bien, avait-elle ajouté. Avec le numérique et les imprimantes à bas prix, plus personne ne paie pour des tirages papier.

Emmanuel avait jeté un coup d'œil aux photographies. Il s'agissait de deux rouleaux pris pour l'essentiel dans l'atelier de taxidermie du Muséum national d'histoire naturelle. Il lui avait demandé si elle espérait que ce démarchage porterait ses fruits. Elle ne savait pas trop, et de toute façon elle arrêtait son travail à la fin de la semaine.

– Adieu, ma belle ! Adieu, mes poupées ! avait-elle lancé.

Se fixant sur la somme indiquée au marqueur sur la pochette, Emmanuel était allé chercher vingt euros et les lui avait tendus.

– Vous ne devez rien payer ; il s'agit d'un geste commercial.

– Pour votre déplacement alors, avait-il répondu, continuant de proposer le billet avec embarras.

– Oh, pour moi, c'était surtout un prétexte pour m'échapper du magasin.

Laura Bloom avait empoché l'argent.

– Vous aimez bouger ? avait-il dit.

– Ça dépend. Je peux aussi rester immobile durant des heures.

Elle l'avait regardé froidement, comme si elle essayait de faire coïncider l'image qu'elle s'était construite de l'homme qui avait réalisé ces photographies de dizaines d'animaux empaillés avec celui qui se tenait face à elle et ne devait pas avoir beaucoup plus d'une trentaine d'années, même s'il paraissait précocement vieilli, ou préoccupé, peut-être concentré sur quelque chose quand elle avait sonné à la porte.

– Je vous ai dérangé ?

– Non. Je m’interrogeais... vous jetez un coup d’œil sur les photos avant de les rapporter à leur propriétaire ?

– Parfois.

– J’ai fait ces clichés pour un ami taxidermiste, Hubert Leutze, qui a dirigé le Muséum national d’histoire naturelle et qui veut écrire un livre sur son métier.

– Et c’est tombé à l’eau ?

– Disons que le projet n’avance pas beaucoup.

– À la place des éditeurs, je publierais des livres de photographies de vacances. Ce sont celles qui disent la vérité.

Emmanuel avait eu envie de lui demander si elle considérait que les photographies devaient révéler la vérité, mais il s’était abstenu. Alors qu’elle s’apprêtait à partir, il s’était approché pour lui murmurer quelques mots. Plus tard, elle affirmerait qu’il lui avait proposé de poser pour lui, mais lui assure qu’il l’avait juste questionnée sur l’éventualité de devenir modèle, d’un ton tout à fait impersonnel, et qu’il en avait découlé ce malentendu qu’il n’avait osé démentir – il est vrai que si l’on s’attarde sur les photographies d’Emmanuel Lorne dans les mois qui précèdent cette rencontre, il s’agit toujours de silhouettes de femmes androgynes, sans poitrine, longues et dures, des physionomies très éloignées de celle de Laura Bloom. À cette époque, Emmanuel Lorne se consacrait presque exclusivement à son projet d’exposition inspiré de la Salle des portraits du Grand Palais de Peterhof et qui s’appuyait sur un travail d’archives et de retouches sur ordinateur.

Le lendemain, Laura Bloom était revenue. Dans la soupenne aménagée en studio de prises de vue, il lui avait fait prendre des poses de plus en plus sales et vulgaires

auxquelles elle s'était pliée avec amusement. Plus tard, ils avaient couché ensemble.

Dans les jours suivants, Emmanuel s'était mis à penser à Laura Bloom d'une manière envahissante. Il avait espéré un appel, s'était convaincu qu'elle céderait à la curiosité de découvrir ses photos, puis avait commencé à en douter. Il craignait qu'elle ne veuille pas le revoir. À la fin, il s'était démené pour obtenir ses coordonnées auprès du propriétaire du magasin de photographie, qui s'était révélé un homme bilieux, mais vénal. Quand il avait pu joindre Laura Bloom, au sujet de leur rencontre, il lui avait dit : « Ça a de l'importance », phrase qui ne coïncidait pas avec celle qu'il avait préparée. Il aurait voulu des mots plus personnels ou mieux encore, feindre l'indifférence. Contre toute attente, elle avait répondu : « Oui, beaucoup d'importance. »

## *Mamma Roma*

Dans une autre variante de leur rencontre, Emmanuel Lorne affirme avoir croisé la première fois Laura Bloom au Reflet Médicis, rue Champollion, lors d'une rétrospective de Pier Paolo Pasolini. Cet après-midi-là, la projection de *Mamma Roma* avait lieu dans une salle déserte. Durant toute la séance, Emmanuel avait observé cette jeune femme inconnue, assise à sa droite, un rang devant lui, et qui psalmodiait à mi-voix chaque dialogue. La lumière revenue, ils s'étaient mis à discuter. Il avait deviné qu'elle avait pleuré, avait remarqué les éphélides en pluie sur ses lèvres et aussi la peau si blanche, malgré les cheveux de jais, ou à cause d'eux. Il avait songé aux beautés d'hôpital dont parle Baudelaire, puis à Nana et à sa beauté trempée dans du lait. Elle lui avait décrit le long travelling qui accompagne l'ultime nuit sur le trottoir de *Mamma Roma*. « Parfois, je me demande si l'on peut pleurer sans s'arrêter, si l'on peut mourir de ça. » Ils avaient poursuivi leur conversation dans un café, en terrasse, puis dans l'arrière-salle, à cause de la pluie. Un cadre en plastique bon marché enfermait une

photographie noir et blanc du Woolworth Building à New York, probablement prise depuis un hélicoptère.

– Je préfère le Fuller, avait-elle dit. J’aurais aimé avoir l’idée de construire un bâtiment en forme de fer à repasser.

– Vous vous intéressez à l’architecture ?

– Surtout aux façades d’immeubles.

Elle avait ajouté qu’elle poursuivait des études, qu’elle deviendrait architecte comme son père et dessinerait des HLM avec des persiennes en bois que l’on pourrait faire claquer le matin, si du moins elle ne passait pas son temps dans une salle de cinéma – bien que, avec ce film, elle eût le sentiment de ne pas s’éloigner de son sujet.

– Il s’agit d’un questionnement sur l’urbanisme... La Rome antique et la Rome moderne.

Profitant du rideau de pluie qui repoussait les clients, le serveur s’était installé à une table et avait commencé à sortir des tickets de son gilet et à les ordonner méticuleusement, les approchant un à un du faisceau lunaire qui tombait des appliques.

– Et vous, que faites-vous ?

– Des photographies.

Elle avait regardé la poche renflée de la veste militaire qu’Emmanuel Lorne n’avait pas quittée, modèle américain délavé dont le nom du propriétaire avait été décousu de la poitrine droite, *Mills* ou *Brown* ou *Porter*, ou plutôt arraché, car on remarquait des marques de reprises, dans un fil plus foncé que la veste – elle avait pensé à Robert De Niro dans *Taxi Driver* et au large badge blanc à lettres rouges qu’il arbore durant une partie du film.

– C’est votre appareil photo ?



– Oui.

– Je peux le voir ?

Elle avait saisi le boîtier d'argent brossé et placé le viseur devant son œil.

– Ce n'est pas un Leica ?

– Non.

– Si cette scène se déroulait dans un film, vous auriez sorti un Leica. C'est nécessaire. Il y a plein de choses inéluctables au cinéma. Quel genre de photos faites-vous ?

– Je travaille surtout sur ordinateur, à partir de clichés qui appartiennent à d'autres.

– Il y a de très belles photographies de mode. Mais je crois que la photographie... enfin... ça montre plutôt la banalité.

Elle avait détaché son regard du boîtier et avait tendu l'appareil à Emmanuel Lorne. *We are the people*, le badge affirmait cela, elle s'en souvenait à présent.

– Est-ce qu'un appareil a un bon poids ? avait-elle demandé.

– C'est-à-dire ?

– J'ai rencontré un homme qui avait fait plusieurs années de prison et qui disait qu'une arme de qualité possède un bon poids. Qu'on le sent quand on la tient en main... que parfois la différence se joue à moins d'une vingtaine de grammes. Il racontait qu'un Beretta 34, par exemple, doit peser 568 grammes non chargé, pas plus.

Puis, comme si cette idée avait cessé de l'intéresser :

– Vous avez déjà exposé ?

– Oui.

– C'est essentiel.

Elle avait commandé un autre thé et l'avait bu en suivant les mouvements du serveur, lequel avait rejoint sa table et les petits monticules de tickets qu'il ordonnait géométriquement.

– Ça existe, vous comprenez ? Ce n'est pas un de ces projets dont parlent tous les types dans les cafés ou les dîners. C'est réel, concret. On peut prendre une heure, se préparer et dire : je vais découvrir les photos d'Emmanuel... Quel est votre nom ?

– Lorne.

– ...les photos d'Emmanuel Lorne, et on les voit. On les aime ou non, mais elles existent, elles sont exposées là. Ce n'est pas rien... Et les gens dessus... ils apparaissent... ils échappent au flux.

Emmanuel avait acquiescé en conjecturant que l'exact inverse pouvait être avancé, qu'il se prenait tant de photos qu'à la fin elles finissaient par s'annuler, se détruire l'une l'autre, se dévorer, qu'elles-mêmes se mêlaient au flux, lui appartenaient, participaient à l'immense oubli généralisé.

– J'ai joué dans un film une fois. C'était pour ça. Pas pour devenir actrice, non, ce métier ne m'intéresse pas du tout, mais pour m'échapper.

– Et vous avez réussi ?

– On m'a rattrapée... Le problème n'est pas de s'échapper, plein de gens s'échappent sans cesse, mais de ne pas se faire rattraper.

Du cabas de cuir qu'elle avait suspendu au dossier de sa chaise, elle avait sorti une poignée de papiers froissés, sans doute découpés dans des journaux ou des revues, et en avait choisi un qu'elle avait lissé avec application.

– Tenez... lisez, avait-elle dit en posant le bout de feuille sous les yeux d'Emmanuel.

Il s'agissait d'un résumé du film de Pasolini qu'ils venaient de voir, rédigé par un certain A. R.

– À voix haute ! Si vous voulez bien.

– «Mamma Roma est une prostituée romaine. Lorsque l'homme qu'elle a aimé et qui l'a réduite à sa condition se marie avec une paysanne, elle décide de se retirer pour un honnête emploi de maraîchère. Malgré l'insatiable appétit de son souteneur, elle a pu mettre assez d'argent de côté pour reprendre auprès d'elle Ettore, son fils de seize ans abandonné aux soins d'un pensionnat depuis sa naissance, et investir dans un appartement d'une banlieue neuve de Rome. Nouveau métier, nouveau quartier... nouvelle vie ? »

Un moment, Emmanuel l'avait fixée, guettant une remarque qui tardait à venir.

– Vous pensez que l'on peut avoir une nouvelle vie ? avait-elle dit enfin.

– Oui, bien sûr.

Elle avait repris le papier et l'avait glissé sans la moindre attention parmi les autres dans son sac.

– Il y a un Thomas Lorne enterré au Père-Lachaise, ou Thorne peut-être... Un Anglais. Si vous le souhaitez, un jour, nous irons lui rendre visite.

– Comment vous appelez-vous ?

– Je ne voudrais pas que vous vous mépreniez, à cause des larmes tout à l'heure... je ne suis pas tellement sensible.

– Pourquoi me dites-vous cela ?

– Pour qu’il n’y ait pas d’ambiguïté. Ma mère est morte il y a trois ans : eh bien, je n’ai pas pleuré. Je pleure au cinéma. Je m’appelle Laura Bloom.

Quelques semaines plus tard, en se remémorant la scène de Laura récitant les dialogues du film, Emmanuel affirmerait qu’elle lui avait évoqué ces midinettes qui chantent les airs de leurs idoles devant le miroir de leur chambre. Ensuite, il reconnaîtrait que cette remarque était la plus absurde qu’il ait jamais formulée et que sans doute elle avait été un moyen de se défendre de l’impression que Laura Bloom avait produite sur lui.